

---

## Crise du langage et position mystique : le moment 1901-1903, autour de Fritz Mauthner

*Sprachkrise und mystische Haltung: Zur Konstellation der Jahre 1901-1903, um  
Fritz Mauthner herum*

Jacques Le Rider

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/545>

DOI : [10.4000/germanica.545](https://doi.org/10.4000/germanica.545)

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 13-27

ISBN : 978-2-913857-22-6

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Jacques Le Rider, « Crise du langage et position mystique : le moment 1901-1903, autour de Fritz Mauthner », *Germanica* [En ligne], 43 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/545> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.545>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Crise du langage et position mystique : le moment 1901-1903, autour de Fritz Mauthner<sup>1</sup>

*Sprachkrise und mystische Haltung: Zur Konstellation der Jahre 1901-1903, um Fritz Mauthner herum*

Jacques Le Rider

---

- 1 Dans son autobiographie intellectuelle de 1922, Fritz Mauthner<sup>2</sup> évoque les quatre grandes expériences formatrices qui l'ont libéré de la « superstition du mot » (*Wortaberglaube*) : d'abord les enseignements d'Ernst Mach, physicien et philosophe spécialiste d'épistémologie, qui l'initia à la critique du langage ; puis vinrent la lecture de Nietzsche, qui libéra Mauthner de « la superstition historiciste du mot », et d'Otto Ludwig, qui le libéra « de la superstition du beau langage », enfin de la lecture des discours de Bismarck, qui l'affranchit de la « superstition du mot politique et juridique »<sup>3</sup>. Ainsi la méfiance envers les interprétations déformantes de la réalité auxquelles entraînent les mots de la langue ordinaire, les illusions métaphysiques accréditées par les notions abstraites, l'idéalisme poétique des romantiques et l'irréalisme des politiques qui se paient de mots et de rhétorique au lieu de regarder la réalité en face, trouvent chez Mauthner leur point de départ chez Ernst Mach, Nietzsche, Otto Ludwig et Bismarck.
- 2 Fritz Mauthner écrit dans ses mémoires que les *Études sur Shakespeare* d'Otto Ludwig, qui contenaient de nombreuses pages sur Schiller l'idéaliste que Ludwig critiquait durement et plaçait très nettement en dessous de Shakespeare, eurent sur lui qui l'effet d'une douche froide, car le culte de Schiller était entretenu par toutes les institutions de la *Bildung*. « La critique esthétique de la langue littéraire, chez Ludwig, m'ouvrait la voie conduisant à la critique épistémologique du langage »<sup>4</sup>, conclut Mauthner dans ses mémoires. Nietzsche, dans sa *Seconde Considération inactuelle* sur l'histoire, montrait que l'histoire ne peut pas être une science : « L'histoire de l'humanité est déraisonnable ou irrationnelle, c'est une histoire faite de hasards (*Zufallsgeschichte*) ; il n'y a pas de lois de l'histoire »<sup>5</sup>. Enfin, écrit Mauthner dans ses mémoires, Bismarck intervenait comme un

chirurgien avec son scalpel : il méprisait les concepts autant que Goethe se défiait des mots. L'homme d'action, ajoute Mauthner, vomissait les plunitifs. Dans des discours comme celui de 1862 sur l'impuissance des discours, des motions votées à la majorité et sur le fer et le sang qui seuls imposent les grandes décisions, « Bismarck enseignait lui aussi la critique du langage qu'il avait apprise de Goethe : au commencement n'était pas le Verbe, mais l'Action. Le savoir n'est qu'un savoir fait de mots (*Wissen ist Wortwissen*). Nous n'avons que des mots. Nous ne savons rien »<sup>6</sup>.

- 3 Il est aisé de reconstituer la chronologie de cette prise de conscience de la déficience des mots qui informent et déforment notre connaissance de la réalité et de la vérité. En 1872, à l'Université de Prague, Mauthner fait plusieurs exposés dans le séminaire d'Ernst Mach sur « Les problèmes de formation des concepts dans les sciences de la nature ». En 1872 sont publiées les *Études sur Shakespeare* d'Otto Ludwig (1813-1865). En 1873, Mauthner interrompt ses études universitaires sans avoir obtenu de diplôme. Il travaille dans un cabinet d'avocats et rassemble dans un manuscrit perdu intitulé *L'Effroi linguistique (Der Sprachschreck)* les premiers éléments de sa critique du langage. En 1874, Mauthner découvre la *Deuxième Considération inactuelle* de Nietzsche, *De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie*, qui vient de paraître.
- 4 Dans l'été 1878, il rend visite à Gottfried Keller. Un peu plus tard, il se rallie à la cause du naturalisme. En 1880 il participe à la fondation de l'association *Société des sans contrainte (Gesellschaft der Zwanglosen)*, à laquelle appartiennent aussi Otto Brahm, Max Halbe, Maximilian Harden, Otto Erich Hartleben, Gerhart Hauptmann. Il récapitulera son itinéraire du réalisme au naturalisme en 1887, dans le recueil d'essais *Von Keller zu Zola*. Mentionnons encore le fait qu'en 1888 Fritz Mauthner fera partie du comité directeur de la *Litterarische Gesellschaft* présidée par Friedrich Spielhagen et que, la même année, il publiera une satire de la presse intitulée *Schmock ou la carrière littéraire du temps présent*<sup>7</sup>, qui, dans son titre, met à l'honneur le personnage créé par Freytag dans la comédie *Les Journalistes*.
- 5 La désillusion, chez Mauthner, conduit au scepticisme non seulement linguistique, mais généralisé : le réaliste radical formé à l'école d'Ernst Mach, d'Otto Ludwig, de Nietzsche et de Bismarck ne croit plus aux idéaux culturels contemporains qui se réduisent pour lui à des paroles creuses.
- 6 On ne saurait trop insister sur l'importance du texte de Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*<sup>8</sup>, pour Fritz Mauthner déjà, et encore à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, en particulier dans les interprétations de Nietzsche par Foucault, Deleuze, Derrida, Sarah Kofman... Ce texte de Nietzsche fut dicté à Gersdorff dans l'été 1873 et conçu depuis l'été 1872, en marge de la préparation d'un cours sur la rhétorique classique à l'Université de Bâle ; il ne fut publié qu'en 1896<sup>9</sup>. Ainsi, les hasards de l'histoire des idées de Nietzsche font que ce texte court, mais décisif pour la réception contemporaine de Nietzsche, peut être rattaché à ce moment 1901-1903 dont je parle aujourd'hui.
- 7 Nietzsche avait été impressionné par le livre de Gustav Gerber, publié en 1871, *Die Sprache als Kunst*, qui expliquait que le langage ne représente pas le monde, mais l'exprime sur le mode métaphorique. Les mots désignent des sensations subjectives que l'homme projette sur la réalité extérieure. Les concepts généralisent l'expérience unique et individuelle de la sensation. Ils sont les archives entassées dans notre mémoire des sensations passées que nous identifions à une sensation présente.

- 8 Borges, dans « Funes ou la mémoire », a montré ironiquement que la singularité d'une sensation ne peut jamais être subsumée dans un concept généralisant :
- D'un coup d'œil, nous percevons trois verres sur une table ; Funes, lui, percevait tous les rejets, les grappes et les fruits qui composent une treille. Il connaissait les formes des nuages austraux de l'aube du trente avril mil huit cent quatre-vingt-deux et pouvait les comparer au souvenir des marbrures d'un livre en papier espagnol qu'il n'avait regardé qu'une fois et aux lignes de l'écume soulevée par une rame sur le Rio Negro la veille du combat du Quebracho<sup>10</sup>.
- 9 Cette citation de Borges ne nous éloigne pas du sujet, mais au contraire nous y ramène, puisque Borges fut au <sup>xx</sup>e siècle un des lecteurs les plus perspicaces de Fritz Mauthner.
- 10 Nietzsche tirait de son analyse inspirée par Gerber des conclusions radicales : le langage n'atteint pas à la vérité, c'est un simple tissu de métaphores et d'anthropomorphismes. De cette position, découle le scepticisme linguistique. Cette conception formulée dès 1873, Nietzsche ne l'abandonnera plus. Dans *Le Crépuscule des idoles*, il écrit encore : « La "raison" dans la langue : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire... »<sup>11</sup>. En bon disciple de Nietzsche et d'une tradition moderne de la critique du langage de l'empirisme anglais, depuis Locke, Mauthner affirme que penser, ce n'est que parler. Le sujet parlant est rempli de sensations et de souvenirs de sensations que le langage lui permet de classer. Ce que Descartes et Leibniz appelaient *intellectus* n'est qu'une activité linguistique. La communication n'est qu'une illusion : si tous les objets sont des objets internes, c'est-à-dire des sensations, il est illusoire de penser que toutes les subjectivités observent les mêmes objets. Mais la langue produit un « effet de communication » qui nous pousse, lorsque nous utilisons les mêmes mots, à croire que nous parlons des mêmes choses.
- 11 Chez Mauthner, il s'agit de bien plus que d'une critique du langage : c'est une véritable haine des mots qui parle dans son réquisitoire fleuve contre la langue qu'il considère comme un système trompeur de signes arbitraires qui ne peuvent que nous induire en erreur et qui ne nous conduiront jamais à aucune vérité.
- 12 On a compris que la *Sprachkritik* est une *Kulturkritik* ; dès ses études à Prague, dans le collège qu'il appelle avec amertume la Klippschule, puis au lycée des Piaristes, enfin au Lycée auf der Kleinseite, l'établissement préféré de la bourgeoisie juive assimilée de Prague, il n'a connu, à en croire ses mémoires, que la bêtise, l'ignorance, le dogmatisme, l'autoritarisme, le cléricalisme et le conformisme. Quant à sa détestation des institutions culturelles contemporaines, elle est sans bornes : lui qui a été pendant deux bonnes décennies un des détenteurs du pouvoir médiatique à Berlin, comme rédacteur en chef des pages culturelles, de la critique littéraire et théâtrale du *Berliner Tageblatt*, parle des journalistes, dans son pamphlet de 1888 intitulé *Schmock ou La carrière littéraire du temps présent*, avec une férocité qui a l'intensité de celle de Karl Kraus, même si, de toute évidence, Mauthner n'a jamais eu la plume virtuose de Kraus.
- 13 Soit dit en passant, la comparaison entre Fritz Mauthner et Karl Kraus conduit vite à parler d'une opposition entre deux positions irréconciliables. Tous deux vomissent le journalisme comme perversion de l'esprit contemporain. Mais Karl Kraus ne part pas en guerre contre la langue : au contraire, il veut la sauver, comme disait Canetti dans le titre de son autobiographie *La Langue sauvée*, il veut la sauver, la guérir et la rectifier.

- 14 Tandis que Mauthner aspire à une authenticité et une pureté qu'il ne peut trouver, pense-t-il, que dans la position mystique entendue comme la destruction ou la déconstruction du langage qui l'emprisonne.
- 15 J'ai parlé de la révolte contre la Bildung et les établissements d'enseignement qui n'a jamais quitté Mauthner. Une autre racine du sentiment de crise qui s'exprime dans son scepticisme linguistique est le choc de l'antisémitisme qu'il a thématiqué dans son roman *Le Nouveau Juif errant. Roman du Jeune Berlin*. Ce roman, publié en 1882, fut la réponse de Fritz Mauthner à la controverse sur l'antisémitisme qui avait opposé Treitschke et Mommsen. À travers le destin du protagoniste de son roman, le docteur en médecine Heinrich Wolff, un Juif allemand originaire de Prague, il proclame son idéal ou plutôt sa désillusion. La fin du roman est pessimiste. Heinrich Wolff s'écrie :
- Je ne suis donc pas un Allemand ! Mais que suis-je donc ? Pas un Juif ! Certainement pas ! Alors, je suis un être sans substance, un homme sans ombre ! Alors je suis un fantôme, un Juif errant, que l'on ne peut pas tuer, parce que le Juif errant n'a pas de [...] terre natale (*Heimat*), pas de maison, pas de femme, pas d'enfant !
- 16 On pourrait ajouter que Wolff, le double de Mauthner, a perdu confiance en sa langue. Il ne croit plus aux phrases de l'humanisme contemporain.
- 17 Heinrich Wolff est un homme blessé, son identité en crise ne parvient pas à se stabiliser.
- 18 Chez Fritz Mauthner, le tableau lucide des ravages causés par l'antisémitisme au cœur du système culturel contemporain nourrit un profond désespoir et ce désespoir se traduit dans son scepticisme linguistique.
- 19 Le cas de Mauthner peut aussi être interprété comme le symptôme de la pathologie socio-culturelle de l'Europe centrale habsbourgeoise. Dans ses mémoires : « Cet intérêt (pour la psychologie du langage) fut chez moi très fort depuis ma prime jeunesse et, à vrai dire, je ne comprends pas qu'un Juif né dans une région slave d'Autriche ne soit pas nécessairement amené à faire des recherches sur le langage »<sup>12</sup>. Fritz Mauthner a grandi entre les langues allemande (sa langue maternelle), tchèque (qu'il connaissait bien), hébraïque et yiddish (qu'il entendait parler).
- 20 Horzitz, où il restera jusqu'à l'âge de six ans, était une petite ville tchèque, mais les élites locales étaient germanophones, en particulier la bourgeoisie juive.
- 21 L'enfant Mauthner vit, jusqu'à quatre ans, entre la langue maternelle allemande et la langue tchèque « des nourrices ». Quand il est admis à la table familiale, seul le *Hochdeutsch* sans accent est autorisé. Toute sa vie, il souffrira de ce refoulement de « l'accent juif » et du « jargon juif », du *Mauscheln*, que lui a inculqué l'autorité paternelle. Il ne fait aucun doute que la haine de la langue est indissociable de la haine de soi du Juif assimilé à la langue de Goethe et de Schiller qui a censuré en lui-même, dans son enfance, le langage caché du Juif.
- 22 Au lieu d'être considéré comme une richesse culturelle, le plurilinguisme se transforme en calamité : la guerre des langues en Bohême a rendu impossible la stabilisation d'un modèle de société multiculturaliste. Lorsqu'il écrit dans ses mémoires : « Nous apprenions les uns des autres, dans les interclasses, la "deuxième langue du pays" dans laquelle, selon la réglementation scolaire, nous devions savoir nous exprimer, tant à l'oral qu'à l'écrit, comme dans notre langue maternelle »<sup>13</sup>, Mauthner dénonce le mensonge qui se cachait sous les apparences séduisantes du « mythe habsbourgeois » : le multilinguisme imposé n'a permis au jeune Mauthner que de percer à jour

- l'incapacité des langues à permettre la communication interculturelle. On pourrait dire que les *Contributions à une critique du langage*, de 1901 et 1902, est une traduction en système théorique de l'échec des ordonnances linguistiques du gouvernement Badeni qui avaient poussé Prague et les villes de Bohême jusqu'au bord de la guerre civile en 1897.
- 23 Ni vraiment juif, ni tchèque, ni entièrement allemand, Mauthner, comme il l'écrit dans ses mémoires, porte en lui les « cadavres » de trois langues (allemand, tchèque, l'hébreu/yiddish). Il a été un des premiers à affirmer que l'allemand de Prague était une langue artificielle et anémiée, parce qu'elle ne s'enracinait pas dans une Mundart populaire. On peut à juste titre considérer qu'il s'agit d'un fantasme de Mauthner et non d'une réalité historique. Mais ce fantasme obéit à la même logique que celle du scepticisme linguistique qui, si on le considère de ce point de vue, est la lamentation d'un intellectuel parvenu au sommet de la carrière littéraire et journalistique et cependant miné par l'insatisfaction et le sentiment d'être un exclus du système culturel.
- 24 La *Lettre* de lord Chandos à son maître Francis Bacon, de Hugo von Hofmannsthal, « Ein Brief », fut publiée le 18/19 octobre 1902 dans le journal berlinois *Der Tag*. Fritz Mauthner y reconnut aussitôt la trace de « l'influence » exercée par ses *Contributions à une critique du langage*. Même si Hofmannsthal, dominé comme à son habitude par l'*anxiety of influence* qui va de pair avec ses efforts de dépassement de l'historicisme épigonal<sup>14</sup>, ne voulut pas accorder une importance primordiale à sa lecture de Mauthner, le rapprochement entre ces deux œuvres, l'une hypertrophiée (au total trois volumes et quelque deux mille pages de texte), l'autre, la *Lettre*, courte et ciselée, permet de parler d'une conjoncture intellectuelle de la « crise du langage ».
- 25 George Steiner, dans *Réelles présences*, a évoqué cette « rupture de l'alliance entre le mot et le monde qui constitue une des très rares révolutions authentiques de l'esprit dans l'histoire de l'Occident et qui définit la modernité elle-même »<sup>15</sup>. Mallarmé avait prononcé le « divorce entre langage et référent »; Rimbaud avait imposé la « déconstruction [de] la première personne du singulier ». Le mot apparaissait désormais comme « un marqueur phonétique entièrement arbitraire, un signe vide », et Mauthner tirait de sa critique du langage la conséquence du nihilisme ontologique. Désormais, « la vérité du mot est l'absence du monde »<sup>16</sup>. Si les mots conservent leur magie, leur énergie d'invocation, c'est dans un sens nouveau : « Le cosmos autoréférentiel, autorégulateur et transformationnel du discours n'est ni semblable, ni dissemblable au monde (comment le saurions-nous ?). [...] Les mots ne disent ni ne dédisent le royaume de la matière, du monde contingent, de 'l'autre'. La langue se parle »<sup>17</sup>.
- 26 George Steiner parle de « quatre révolutions dans la modernité » : celle du *Tractatus* de Wittgenstein, qui définit une position mystique en montrant que, de l'autre côté du langage, se situent des « catégories de l'être auxquelles seuls le silence – ou la musique – donnent accès »<sup>18</sup> ; celle de la linguistique moderne, qui « a situé le langage au centre même de l'épistémologie, de l'anthropologie sociale, de la psychologie cognitive et de la poétique, [...] passant d'une sémantique référentielle à une sémantique de relations internes »<sup>19</sup> ; celle ensuite de la psychanalyse freudienne, qui affirme que le psychisme humain est « écrit », que la psyché est parlante, que l'un et l'autre sont rendus intelligibles par un décryptage sémantique, par un processus de traduction du langage

de l'inconscient et du « langage privé » du sujet dans la langue qui permet le récit de soi et la construction de l'identité du *je*.

- 27 La quatrième « révolution dans la modernité » est, selon George Steiner, celle de la *Sprachkritik* dont Mauthner est le principal représentant et qui conduit à une véritable mise en accusation du langage et a mis à nu notre modernité. « Le discours qui tisse les institutions sociales, celui des codes de lois, du débat politique, de l'argumentation philosophique et des œuvres littéraires, la rhétorique immense des médias – tous sont pourris par des clichés sans vie, par un jargon dépourvu de signification »<sup>20</sup>. À ce moment inaugural de la modernité placée sous le signe de la critique du langage se rattache la *Lettre* de lord Chandos.
- 28 Fin octobre 1902, Mauthner écrit à Hofmannsthal : « Je viens de lire votre *Lettre*. Je l'ai lue comme si elle était le premier écho littéraire de ma *Critique du langage*. Cette constatation m'a procuré une joie profonde, plus grande qu'aucune louange de mon livre n'aurait pu me l'apporter. » Hofmannsthal lui répond de l'hôtel Europe, à Venise, le 3 novembre 1902 :

En effet, je connais fort bien votre livre, à vrai dire seulement le premier volume ; il y a deux ans, apercevant le titre dans la vitrine d'une librairie, je l'ai acheté bien avant que les journaux commencent à faire du bruit à son propos et, comme vous pouvez l'imaginer, cette lecture m'a procuré un grand contentement. Mes pensées ont très tôt suivi des voies semblables, parfois ravies par le caractère métaphorique du langage, parfois plutôt remplies d'effroi. Il y a dans mes manuscrits un essai précoce de pièce de théâtre en vers dont les personnages sont un poète et sa maîtresse : mais lui n'est *poète* qu'accessoirement et formellement, en réalité, il est grammairien et lexicographe au service du pape. Elle lui demande, une nuit, au lit, ce qu'est *au juste* son métier et il mentionne à titre d'exemple le pronom personnel, devient fou à propos du contenu infini des mots *Je* et *Tu* et l'étrangle. Ce projet, dans mes notes, s'intitule *Sémélé*. [...] Il y a convergence entre vous et moi et, sans aucun doute, votre livre a renforcé cette ligne de mes pensées. Vous connaissez certainement aussi le curieux 'monologue' de Novalis qui, d'ordinaire, est publié à la suite des *Fragments* ? Sans doute le citez-vous, je ne m'en souviens plus<sup>21</sup>.

- 29 Dans sa réponse, Mauthner confirme qu'il a beaucoup cité Novalis et qu'il garde en réserve de nouvelles notes sur cet auteur pour la suite de sa *Critique du langage*. En effet, le livre sur *La Langue*, commandé par Martin Buber à Mauthner et publié en 1907, contient plusieurs passages consacrés à Novalis. La réponse de Hofmannsthal n'était pas une simple dérobage, ni une coquetterie : dans le texte de 1895 intitulé « Monographie », consacré à un album d'hommage à l'acteur Friedrich Mitterwurzer, on trouve la première forme de la « crise de langage » dont lord Chandos fait la confession à son maître Bacon de Vérulam. Je cite ce texte de 1895 :

Les gens sont las d'entendre parler. Ils ont un profond dégoût des mots. Car les mots se sont interposés devant les choses. L'ouï-dire a aborbé l'univers. [...] Avec cette fatigue intérieure et la haine inactive à l'égard des mots naquit aussi le grand dégoût des convictions. Car les convictions des gens ne sont rien qu'enchaînement fantomatique de mots non sentis<sup>22</sup>.

- 30 L'essai « Das unrettbare Ich » (« Le moi irrécupérable ») de Herman Bahr, écrit en mars 1903, d'abord publié dans le *Neues Wiener Tagblatt* du 10 avril 1903 (p. 1-4), repris dans le recueil *Dialog vom Tragischen* (Berlin, 1904, p. 79-101), puis dans le recueil *Inventur* (Berlin, 1912, p. 36-50), chante les louanges de *Die Analyse der Empfindungen* (*L'Analyse des sensations*) d'Ernst Mach :

C'est là que j'ai vu exprimer ce qui me tourmente sans trêve depuis trois ans : *le moi est irrécupérable*. Ce n'est qu'un nom. Ce n'est qu'une illusion. C'est un expédient

dont nous avons besoin dans la pratique pour mettre de l'ordre dans nos représentations. [...] Le moi est irrécupérable. La raison a renversé les anciens dieux et détrôné notre terre. À présent, elle menace de nous anéantir. Nous allons nous rendre compte que l'élément de notre vie n'est pas la vérité, mais l'illusion. Pour moi vaut, non ce qui est vrai, mais ce dont j'ai besoin, et c'est ainsi que le soleil se lève quand même, que la terre est réelle et que je est je<sup>23</sup>.

31 Il apparaît que Hermann Bahr, au moment où il écrivait cette chronique sur le moi irrécupérable selon Mach, n'avait pas encore pris connaissance des *Contributions à une critique du langage* de Mauthner. La raison de la convergence frappante entre Bahr et Mauthner est facile à trouver : tous deux puisaient à la même source. Mauthner avait été l'étudiant de Mach à Prague ; il avait lu attentivement tous les livres du physicien philosophe qui se définissait comme un « empiriocriticiste », reprenant la formule de la combinaison du criticisme kantien et de l'empirisme scientifique proposée par Ferdinand Avenarius.

32 Quelques mois plus tard, le 27 novembre 1903, Hermann Bahr note :

Lis dans la Rundschau un article intelligent de Paul Mongré (= Felix Hausdorff) sur la "Critique du langage" de Mauthner<sup>24</sup>. Pour Mauthner, "les questions philosophiques les plus profondes sont des questions d'usage de la langue (*Fragen des Sprachgebrauchs*)" et les habitudes de pensée de nos langues de culture "des coutumes locales (*Lokalsitten*) de l'humanité occidentale". Idée fondamentale que "la langue, à elle seule, ne vaut pas grand-chose comme moyen de se faire comprendre (*als Mittel der Verständigung*)" – "Ce n'est que par des circonstances qui l'accompagnent, la situation commune du locuteur et de l'auditeur, le ton, le geste, le signe donné que le mot devient compréhensible". "Et Landauer a entièrement raison, quand il établit une relation d'amour entre la critique du langage et la poésie la plus moderne : car Hofmannsthal et George, Dehmel et Mombert localisent bien, eux aussi, dans le halo des associations, et non dans le noyau descriptif du mot, le siège de l'effet poétique". – Mongré renvoie au fragment de Nietzsche "Vérité et mensonge au sens extra-moral", "qui se lit comme un programme et comme un brillant résumé de toute la critique du langage". Mongré mentionne ensuite "la machine à penser inventée par Stanley Jevons, le clavier logique", à propos duquel je voudrais en savoir plus.

"Nous souffrons de la faiblesse intellectuelle consistant à croire que, parce qu'un mot existe, quelque chose de réel devrait lui correspondre ; parce qu'on dit Dieu, âme, évolution, on pourrait définir les notions correspondantes."

"Fétichisme du mot"<sup>25</sup>.

33 Rapprochant ces deux auteurs qui ont mis en évidence le fait que certaines notions sont des illusions nominalistes : la conscience, le je (*Ich*) – et Mauthner ajoute : la vérité –, Hermann Bahr note un peu plus loin, le même jour :

Destruction du Moi chez Mach et destruction du langage chez Mauthner ; la vie et l'art comme illusion consciente, "stylisée" par force (*gewaltsam "stilisiert"*) – cela n'est pas du tout compris ici et ce pour quoi on se bat ici (Couper avec Rome [*Los von Rom*], couper avec la Hongrie, question juive), me semble absurde.

34 Cette dernière réflexion est importante. Contrairement à ce que pensait Bahr, il n'y a pas incompatibilité entre les conflits culturels qui agitent Vienne (le pangermanisme anticatholique et antipapiste de Schönerer, la rivalité austro-hongroise, l'antisémitisme) et le scepticisme linguistique, mais continuité. De même, la vision du « moi irrécupérable » chez Bahr, cette « crise linguistique » conduisant à la déconstruction du je, peut être interprétée comme un symptôme de la crise généralisée du sentiment d'identité sous toutes ses formes qui caractérise l'Europe centrale autour de 1900.

- 35 Gustav Landauer et Fritz Mauthner se sont rencontrés en 1889. Landauer collabore depuis 1892 à la revue *Sozialist. Sozialistisches Organ für Anarchismus-Sozialismus*. Surveillé par la police, condamné en 1893 à un an de prison, il accompagne avec enthousiasme la genèse des *Contributions à une critique du langage*, considérant d'emblée la *Sprachkritik* de Mauthner comme une œuvre de libération. Lorsque Fritz Mauthner, au lendemain de la mort de sa femme Jenny en 1896, traverse une crise personnelle et peine à terminer son grand-œuvre de critique du langage, Landauer lui apporte une aide décisive. À nouveau embastillé (à Tegel), du 18 août 1899 au 26 février 1900, après avoir été condamné en mars 1899 à une peine de six mois pour outrage à un commissaire de police, Landauer travaille sur le manuscrit de Mauthner, l'encourage et l'invite à repenser et à reformuler certains points. Surtout, Landauer incite Mauthner à développer le lien entre scepticisme et mystique : il traduit Maître Eckhart à la demande de Mauthner. Le premier volume de la *Sprachkritik* est finalement publié au printemps 1901.
- 36 La révolte de Fritz Mauthner contre le conditionnement de l'existence humaine par les contraintes du langage a séduit Gustav Landauer<sup>26</sup>. Les *Contributions à une critique du langage* dénoncent les rapports de domination sociaux et politiques entretenus par la langue ; elles suggèrent (mais Mauthner lui-même ne s'engage pas dans la voie du militantisme révolutionnaire) que le changement politique a pour préalable une révolution linguistique, que la déconstruction du langage est le préalable à la reconstruction d'un monde nouveau.
- 37 Mauthner souligne que « même le plus solitaire des hommes, dès qu'il parle, dépend de la langue qui s'est formée entre les hommes »<sup>27</sup> et que « l'usage de la langue est un tyran qui ne règne pas seulement sur les sons qu'émettent nos instruments de parole, mais tout autant sur ce que nous appelons couramment notre pensée »<sup>28</sup>. Dans les tuyaux rouillés de la langue coule une eau empoisonnée dont l'humanité s'abreuve<sup>29</sup>. La *Sprachkritik* conduit Mauthner à une *Kulturkritik* d'allure nietzschéenne, qui s'en prend en particulier aux établissements scolaires. Ceux-ci ne sont que des institutions autoritaires, vouées à la reproduction et à la transmission des « vieux concepts »<sup>30</sup>. Mauthner est favorable à l'abandon de l'enseignement des langues anciennes, à l'extension du « *Realunterricht* »<sup>31</sup>, à l'introduction de la critique du langage dans les programmes d'enseignement.
- 38 Landauer interprète la critique du langage comme un acte révolutionnaire : pour tirer toutes les conséquences de la démarche de Mauthner, il faudrait « liquider la langue, tuer l'esprit, libérer l'innommable (*das Unnennbare*) de la prison de la pensée »<sup>32</sup>. Il ajoute que la critique du langage ne consiste pas seulement à renverser l'ancien régime, mais aussi à le réformer et à le transformer radicalement<sup>33</sup>.
- 39 Pour approcher de la « réalité réelle » (*wirkliche Wirklichkeit*), il faut, écrit Mauthner, se libérer de la langue. « La nature tout entière est muette (*sprachlos*). Muet serait de même qui saurait la comprendre »<sup>34</sup>. Gustav Landauer développe ce thème dans *Scepticisme et mystique. Essai à la suite de la critique du langage de Mauthner*, livre en tête duquel il inscrit des épigraphes de Clemens Brentano, de Maître Eckhart, de Plotin et d'Alfred Mombert. Landauer veut reprendre la réflexion au point où Kant l'avait laissée lorsqu'il expliquait que l'homme ne peut connaître la réalité nouménale : « C'était le constat désespéré de Kant, qu'il proclamait à l'adresse, non seulement des rationalistes, mais aussi des mystiques et des panpsychistes (*Panpsychisten*) »<sup>35</sup>.
- 40 Kant, selon Landauer,

essaie encore d'expliquer les choses par les choses [...] ou, pour le dire autrement, les choses par les mots, les mots par les mots. Mais Mauthner nous dit d'un ton sarcastique : ces choses, là, dehors, sont des choses que votre langue doit forcer à entrer dans la forme des substantifs et leurs qualités sont des adjectifs et leurs relations sont réglées d'après la façon dont vos impressions se rapportent à elles, c'est-à-dire dans la forme des verbes. Votre monde est la grammaire de votre langue. [...] Votre vision du monde (*Weltanschauung*) ! Elle n'est rien d'autre que notre patrimoine linguistique (*Sprachschatz*) ; et ce patrimoine linguistique est notre mémoire ; inversement<sup>36</sup>.

- 41 Le langage est ici conçu sur le modèle d'une catégorie « transcendantale » qui donne sa forme à la réalité et qui coupe les hommes du monde nouménal. « On ne peut pas connaître le monde, parce qu'on le connaît nécessairement, qu'on le perçoit dans le temps, dans l'espace, dans les choses, et qu'on doit mettre des mots sur les choses »<sup>37</sup>. À l'opposé, le monde (Landauer entend cette fois « le monde nouménal ») est muet (*sprachlos*), inexprimable (*unaussprechbar*) et d'une richesse incommensurable. « Toutes nos visions du monde, nos religions, nos sciences sont poésie et jeu. Il faut dépouiller les concepts et les paroles du sérieux, des controverses et des masques »<sup>38</sup>.
- 42 On ne connaît le monde que si on renonce au langage et à l'intellect : « En tant que fragment muet de la nature, l'homme se transforme en toutes choses, parce qu'il touche toutes choses. C'est ici que commence la mystique »<sup>39</sup>. Dressant, à la suite de Mach et Bahr, le constat de faillite du *je*, Landauer prône le suicide du *Ich* : « Comme on se jette dans l'eau pour se donner la mort, je me jette à la verticale dans le monde, et je n'y trouve pas la mort, mais la vie. Le *je* se tue pour que le moimonde (*Weltich*) puisse vivre »<sup>40</sup>. C'est ce que Landauer appelle une pensée de l'attraction, qui s'oppose à l'abstraction<sup>41</sup>. Il s'agit pour lui de revenir à Maître Eckhart et d'en tirer la leçon pour parvenir à la « communauté avec le monde » : c'est un chemin qui ne conduit pas vers l'extérieur, mais vers l'intérieur, car il permet de comprendre que nous ne faisons pas que percevoir des fragments du monde, mais que nous sommes un fragment du monde<sup>42</sup>. Ce chemin aboutit, selon Landauer, à dépasser « le matérialisme mort » et à rejoindre la *natura naturans* de Spinoza, mais aussi à s'affranchir de l'individualisme qui entravait l'élan critique et révolutionnaire de Stirner<sup>43</sup>.
- 43 On se rend compte que Gustav Landauer interprète Maître Eckhart avec l'aide de Schopenhauer : l'union mystique avec la *natura naturans* est pensée sur le modèle de l'intuition libératrice de l'idée du monde qui permet d'échapper au principe d'individuation accrédité par la volonté du monde<sup>44</sup>. A la fin de *Scepticisme et mysticisme*, Maître Eckhart apparaît comme le plus grand des mystiques hérétiques et sceptiques, ayant suivi le parcours que Spinoza entreprendra de suivre à son tour, un parcours que Schelling tentera en vain de reprendre : celui qui aboutit à mettre en harmonie le panthéisme et la théorie critique de la science<sup>45</sup>.
- 44 La poésie, explique Landauer en accentuant un thème formulé par Mauthner, est le seul régime du langage qui conserve sa validité au terme de la critique déconstructrice. Car le langage poétique ne prétend pas conduire à la connaissance et ne recherche pas non plus la « communication », mais vise à mettre le moi à l'unisson du monde. Ici encore, l'influence de Schopenhauer est perceptible chez Landauer : les mots et les concepts, dans le texte poétique, sont, écrit-il, comme des instruments de musique ; ils produisent « la consonance de l'indicible » et « la dissolution de toute réalité dans l'élément du rêve »<sup>46</sup>.

- 45 Landauer évoque plusieurs poètes contemporains, et d'abord Hugo von Hofmannsthal « dont le manifeste n'a certainement pas pu être composé sans référence à la critique du langage de Mauthner »<sup>47</sup>. S'écartant du goût conservateur de Mauthner, qui se traduisait, dans les *Contributions à une critique du langage*, par des jugements négatifs sur Stefan George et d'autres contemporains d'avant-garde, Gustav Landauer fait l'éloge de George, mais aussi de Richard Dehmel et d'Alfred Mombert<sup>48</sup>.
- 46 Un peu plus tard, dans un article du 3 janvier 1907, publié dans la revue *Das Blaubuch* et consacré à la préface de Mauthner aux *Nachgelassene Schriften* de Walter Calé, Gustav Landauer se révélera un bon connaisseur de la poésie contemporain, mettant en parallèle Hofmannsthal et Rimbaud, sous le signe de la critique du langage, surmontée par le premier, mais vécue par le second comme un constat de faillite de la poésie<sup>49</sup> :
- Hofmannsthal débuta en adolescent précoce : sous le nom de Loris, il commença à exprimer ses sentiments profonds et pleins d'âme avec une virtuosité, un calme et une douce maturité de ton qui étonnèrent tout le monde, mais firent peur à certains. Dans sa jeunesse même, il y avait quelque chose d'âgé. Mais il a traversé cet âge et, au-delà de lui, il trouvé une nouvelle jeunesse et sa grande nature est en train à présent de croître et d'acquérir une ampleur étonnante. [...] Il en fut autrement dans le cas de Rimbaud : encore presque un enfant, il composa des textes atteignant à la plus étonnante perfection, puis il fut envoûté par Verlaine et fit à son contact des expériences démesurées et tragiques qui auraient pu anéantir même les plus forts. La maturité virile et la fermentation lui vinrent sous la forme d'un renoncement complet à toute poésie, à tout art, à toute composition dans un matériau mort ; avec dégoût, il se détourna de tous les mots et tout ce qui leur ressemble, pour devenir en Afrique un négociant et un aventurier de grand style<sup>50</sup>.
- 47 En somme, Rimbaud n'aurait pas surmonté la « crise de langage » dont Lord Chandos fait l'aveu dans sa lettre à son maître Francis Bacon.
- 48 On ne saurait trop insister sur l'importance du rôle que joua Gustav Landauer comme inspirateur de Fritz Mauthner : c'est Landauer qui permit à Mauthner de sortir de l'impasse nihiliste dans laquelle il s'était engagé pendant les années où il préparait les *Contributions à une critique du langage* dont l'ampleur ne parvenait pas à masquer l'hésitation fondamentale sur le but final de cette attaque opiniâtre contre le langage et contre les langues. C'est Landauer qui incita Mauthner à suivre la voie qui le conduisit de son scepticisme linguistique à la mystique sans Dieu qui fascina nombre de ses contemporains, de Martin Buber à James Joyce, mais aussi à Wittgenstein. Car il est probable que l'auteur du *Tractatus* ne fut pas seulement captivé par la critique du langage de Mauthner<sup>51</sup>, mais aussi par les conséquences mystiques que ce dernier en tirait.

---

## NOTES

1. Cf. la présentation synthétique de Fritz Mauthner dans Jacques Le Rider, *L'Allemagne au temps du réalisme. De l'espoir au désenchantement (1848-1890)*, Paris, Albin Michel, 2008.

2. Fritz Mauthner (1849-1855, enfance dans la petite ville de Bohême Horice, près de Königgrätz ; 1855-1876, jeunesse à Prague ; 1876-1905, journaliste et écrivain à Berlin ; 1905-1909, études et

recherche de philosophie à Fribourg-en-Brisgau ; 1909-1923, travaux de philosophie critique du langage à Meersburg sur le lac de Constance) doit sa célébrité aux trois volumes de *Contributions à une critique du langage* (*Beiträge zur einer Kritik der Sprache*) de 1901-1902 (deuxième édition revue et augmentée 1906-1913 ; troisième édition augmentée en 1923) et au *Dictionnaire de la philosophie : nouvelles contributions à la critique du langage* (*Wörterbuch der Philosophie : Neue Beiträge zu einer Kritik der Sprache*), en deux volumes dans la première édition de 1910-1911, en trois volumes dans la deuxième édition de 1923-1924.

3. Fritz Mauthner, *Selbstdarstellung*, in *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, hrsg. von R. Schmidt, Leipzig, Meiner, 1922, p. 128.

4. Fritz Mauthner, *Erinnerungen*, München, 1918, p. 213-218. Reproduit in F. Mauthner, *Sprache und Leben. Ausgewählte Texte aus dem philosophischen Werk*, éd. Gershon Weiler, Salzburg, Residenz, 1986, p. 48-52.

5. *Ibid.*, *Erinnerungen*, p. 221-223; *Sprache und Leben*, p. 53-54.

6. *Ibid.*, *Erinnerungen*, p. 230-231; *Sprache und Leben*, p. 54.

7. Fritz Mauthner, *Schmock oder Die litterarische Karriere der Gegenwart. Satire*, Berlin, Lehmann, 1888.

8. Wahrheit und Lüge im aussermoralischen Sinne.

9. Dans *Nietzsche's Werke*, éd. par Fritz Koegel, vol. 10 (= 2<sup>e</sup> Section [2. Abteilung], vol. 2), *Schriften und Entwürfe 1872 bis 1876*, Leipzig, Naumann, 1896.

10. Jorge Luis Borges, « Funes ou la mémoire », in Borges, *Fictions*, trad. P. Verdevoye, Ibarra et Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974 (p. 109-118), p. 114 sq.

11. Nietzsche, *Œuvres*, éd. Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Robert Laffont « Bouquins », 1993, vol. 2, p. 965.

12. Fritz Mauthner, *Erinnerungen. I Prager Jngendjahre*, Munich, Georg Müller, 1918, p. 32.

13. « Wir lernten voneinander in den Pausen die "zweite Landessprache", in welcher wir uns ja nach dem Schulregulativ mündlich und schriftlich sollten ausdrücken können wie in der Muttersprache. » (Mauthner, *Erinnerungen*, op. cit., p. 46 sq.).

14. Cf. Jacques Le Rider, *Hugo von Hofmannsthal. Historicisme et modernité*, Paris, P.U.F., 1995, p. 35.

15. George Steiner, *Réelles présences. Les arts du sens*, trad. Michel R. de Pauw, Paris, Gallimard, 1991 ; cité d'après l'édition Folio/essais, vol. 255, 1994, p. 121.

16. *Ibid.*, p. 25.

17. *Ibid.*, p. 126.

18. *Ibid.*, p. 131.

19. *Ibid.*, p. 133 sq.

20. *Ibid.*, p. 139 sq.

21. Hugo von Hofmannsthal – Fritz Mauthner, *Der Briefwechsel*, éd. par Martin Stern, in *Hofmannsthal-Blätter*, fasc. 19/20, 1978 (p. 21-42), p. 33 sq.

22. Hugo von Hofmannsthal, *Lettre de Lord Chandos et autres essais*, trad. Albert Kohn et Jean-Claude Schneider, Paris, Gallimard (« Du monde entier »), 1980, p. 42 sq.

23. Hermann Bahr, "Das unrettbare Ich", in Gotthart Wunberg (éd.), *Die Wiener Moderne. Literatur, Kunst und Musik zwischen 1890 und 1910*, Stuttgart, Reclam, 1981, p. 148.

24. Paul Mongré, *Sprachkritik*, in *Neue Deutsche Rundschau (Freie Bühne)*, vol. 14, Berlin, 1903, p. 1233-1258.

25. Hermann Bahr, *Tagebücher, Skizzenbücher, Notizhefte*, vol. 3, 1901 bis 1903, éd. sous la direction de Moritz Csáky, par Helene Zand et Lukas Mayerhofer, Wien, Köln, Weimar, Böhlau, 1997, p. 409.

26. Gustav Landauer (1870-1919), brillant intellectuel, écrivain et philosophe, fut une figure de proue des socialistes indépendants, exclus du SPD lors du congrès d'Erfurt, en 1891. Il évolua vers des positions anarcho-socialistes (influencées par Kropotkine, dont Landauer fut un proche ami, à Londres, en 1901). Hostile à la guerre en 1914, il rejoignit en décembre 1918 la République libre de Bavière de Kurt Eisner. Après l'assassinat de Kurt Eisner le 21 février 1919, Landauer fut

commissaire à l'instruction publique et à la culture dans le Conseil provisoire de la République de Bavière, puis s'éloigna du deuxième Conseil, dirigé par Eugen Léviné. Le 2 mai 1919, la République des Conseils est réprimée par la Reichswehr et les corps francs : Gustav Landauer est une des premières victimes de la répression. Cf. Gustav Landauer, *La Communauté par le retrait, et autres essais*, trad. et présentés par Charles Daget, Paris, Éditions du Sandre, 2008.

27. Reprint de la deuxième édition revue (vol. 1, Stuttgart, Berlin, Cotta, 1906 ; vol. 2, 1912 ; vol. 3, 1913) : *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, 3 vol., Frankfurt/Main, Berlin, Wien, Ullstein, 1982 (Ullstein Buch n°35147 : Ullstein Materialien), vol. 1, p. 29.

28. *Ibid.*, vol. 3, p. 459.

29. *Ibid.*, vol. 3, p. 27.

30. *Ibid.*, vol. 1, p. 64.

31. Dans J. Le Rider, *L'Allemagne au temps du réalisme*, *op. cit.*, le champ sémantique de *real* (Realschule) est mis en relation avec celui de la notion de réalisme.

32. Gustav Landauer, *Skepsis und Mystik. Versuch im Anschluß an Mauthners Sprachkritik*, Berlin, Egon Fleischel, 1903 (deuxième édition : 1919 ; troisième édition : Cologne, 1925), p. 120.

33. *Ibid.*, p. 141 « Die Sprachkritik ist nicht nur Umsturz, sondern, wie jede fruchtbare Kritik : Reform und Weiterbildung. »

34. Fritz Mauthner, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*, *op. cit.*, vol. 1, p. 49.

35. G. Landauer, *Skepsis und Mystik*, *op. cit.*, p. 9.

36. *Ibid.*, p. 11.

37. *Ibid.*, p. 100.

38. *Ibid.*, p. 14.

39. *Ibid.*, p. 13.

40. *Ibid.*, p. 16 sq.

41. *Ibid.*, p. 17.

42. *Ibid.*, p. 21.

43. *Ibid.*, p. 23-28.

44. Schopenhauer est évoqué *ibid.*, p. 42.

45. *Ibid.*, p. 102.

46. *Ibid.*, p. 102.

47. *Ibid.*, p. 149 sq.

48. *Ibid.*, p. 150.

49. Norbert Altenhofer, « Hugo von Hofmannsthal und Gustav Landauer. Eine Dokumentation », in *Hofmannsthal-Blätter*, fasc. 19 / 20, 1978, p. 43-72.

50. Cité *ibid.*

51. Cf. le § 4.0031 du *Tractatus logico-philosophicus* : « Alle Philosophie ist "Sprachkritik". (Allerdings nicht im Sinne Mauthners.) Russells Verdienst ist es, gezeigt zu haben, daß die scheinbare logische Form des Satzes nicht seine wirkliche sein muß. »

---

## RÉSUMÉS

Entre 1901 et 1903, le constat d'une crise du langage, vécue sous la forme d'une défiance envers les mots, d'une impossibilité de communiquer par la parole et d'un scepticisme radical, s'exprime sous des formes diverses (traité théorique, fiction, essai) chez Fritz Mauthner, marqué par

l'influence de Nietzsche, chez Hugo von Hofmannsthal, Hermann Bahr et Gustav Landauer. Particulièrement chez Landauer, le scepticisme linguistique conduit à l'affirmation d'une « mystique sans Dieu » qui se réclame à la fois de Maître Eckhart et du monisme contemporain. Dans le *Tractatus* de Wittgenstein résonnera l'écho lointain de cette crise du langage.

In den Jahren 1901 bis 1903 äußert sich das Erlebnis einer Sprachkrise, die sich als Mißtrauen gegenüber den Wörtern, als Unmöglichkeit mit Worten zu kommunizieren und als radikale Skepsis artikuliert, in verschiedenen Formen (theoretisches Traktat, Fiktion, Essay) bei Fritz Mauthner, der von Nietzsches Einfluß geprägt wurde, bei Hugo von Hofmannsthal, Hermann Bahr und Gustav Landauer. Am deutlichsten bei Landauer führt die Sprachskepsis zur Behauptung einer «gottlosen Mystik», die sich zugleich auf Meister Eckhart und auf den zeitgenössischen Monismus bezieht. In Wittgensteins *Tractatus* vernimmt man das entfernte Echo dieser Sprachkrise.

## INDEX

**Mots-clés** : langage

## AUTEURS

**JACQUES LE RIDER**

EPHE, École pratique des Hautes Études